Document generated on 07/18/2025 6:32 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Éric Rohmer — 1920-2010
Le moraliste

Denis Desjardins

Number 265, March–April 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/63422ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Desjardins, D. (2010). Éric Rohmer — 1920-2010 : le moraliste. *Séquences*, (265), 15–15.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

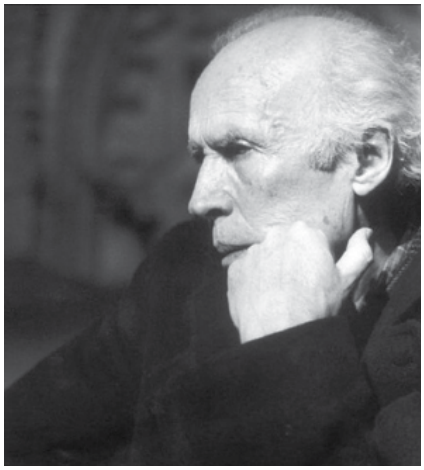
https://www.erudit.org/en/

Éric Rohmer | 1920-2010
Le moraliste

Il aura réussi l'impossible : tisser en quelque cinquante ans une œuvre cohérente, personnelle, résolument à contre-courant de tous les courants. Une signature unique.

Denis Desjardins

Paradoxe : ses détracteurs jugeaient Éric Rohmer à la fois austère et léger. On lui reprochait de privilégier la parole à l'image. Très anti-cinématographique ! Qu'importe : il suivait son instinct en proposant sa petite musique intime et intemporelle. Ainsi, le canevas de **Ma nuit chez Maud**, sorti en 1969, et celui de **La Femme de l'aviateur**, produit en 1981, datent des années quarante. Voilà donc un créateur patient, qui a pris le temps nécessaire pour conduire ses projets à terme.



Le Signe du Lion, son premier long-métrage, renferme des prémisses de son œuvre future. Mais ce film peu bavard (!) nous apparaît aussi aujourd'hui comme une métaphore de la destinée du cinéaste. Pierre Wesserlin erre dans Paris, désœuvré. Il devient clochard, ne s'exprime plus qu'à travers un violon désaccordé et perd tout ce qui lui restait : sa dignité. On le cherche pour lui apprendre qu'il a hérité d'une fortune. Enfin, il découvre sa situation et tout se termine bien. Ultime plan : une galaxie avec son infinité d'étoiles, parmi lesquelles, sans doute, la bonne étoile de Wesserlin. La carrière de Rohmer est un peu à cette image : son film fut un échec public complet, mais l'avenir lui réservait de meilleurs jours. Après plusieurs années consacrées à l'enseignement et à la réalisation de portraits pour l'ORTF, il retrouvera, pour ainsi dire, la parole avec **La Collectionneuse**, et surtout **Ma nuit chez Maud**, qui allait le consacrer auprès d'un public restreint mais fidèle.

> Rohmer mettait hommes et femmes devant leur miroir plutôt que de leur proposer un prêt-à-penser cinématographique.

Rohmer est de son temps, voire de tous les temps. Ses histoires se situent à l'époque où il les tourne. Sauf lorsqu'il s'agit de sujets historiques, tels **La Marquise d'O** ou **Perceval le Gallois**. **Perceval** fut écrit au XIIe siècle. Tout autre réalisateur en aurait tiré un trépidant film d'action. Rohmer, lui, tente de se mettre à la place de Chrétien de Troyes, à qui on aurait confié une caméra. En résulte un esthétisme nourri de perspectives tronquées, d'une gestuelle insolite, de décors faussement naïfs. En prime, un contre-emploi étonnant pour Fabrice Luchini. Le texte, sans être celui d'origine — trop ardu à l'oreille d'aujourd'hui —, se veut le plus fidèle possible à l'original. Rohmer renouera avec cette approche respectueuse, notamment dans **Les Jeux de société**, téléfilm méconnu, et **Les Amours d'Astrée et de Céladon**, son dernier opus.

Rohmer mettait hommes et femmes devant leur miroir plutôt que de leur proposer un prêt-à-penser cinématographique. La virtuosité, très peu pour lui. Observer des types empêtrés dans des discours et désirs contradictoires : défi qui entraîne une douloureuse réflexion sur les liens entre choix moral et choix esthétique (comme disait Godard, le plan est un choix moral). Rohmer, quoique maîtrisant la grammaire cinématographique — sa thèse de doctorat portait sur l'*Organisation de l'espace dans le* Faust *de Murnau* —, a choisi de s'en tenir à l'essentiel. Toutefois, l'austérité d'un Bresson lui est étrangère. Ses personnages sont toujours jeunes, vivants, terriblement incarnés. Bavards ou diserts ? C'est selon… Le dépouillement de la mise en scène trouve donc son contrepoint dans la parole. Après tout, le cinéma est parlant depuis 1930. Surtout avec un Rohmer ou un… Pierre Perrault. Parallélisme surprenant ! Pourtant, ces deux-là se rejoignent dans l'authenticité. Le premier filme une certaine réalité; le second *fabrique* de l'authenticité. Mais il n'hésite pas non plus à faire se côtoyer comédiens et gens ordinaires : collègues de l'ingénieur dans **Ma nuit chez Maud**, paysans dans **L'Arbre, le maire et la médiathèque**, professeur et petits dragueurs dans **Le Rayon vert**, marins dans **Conte d'été**, etc. Par ailleurs, à de rares exceptions près, Rohmer refuse ce qui vient orienter outre mesure la sensibilité du spectateur, en premier lieu la musique externe (ou *extradiégétique*), absente de la plupart de ses films. Bref, regarder un film de Rohmer, c'est en quelque sorte oublier le cinéma dans sa définition la plus convenue. C'est plutôt regarder la vie à travers un prisme invisible. Pas de dramatisation excessive, ni, à l'opposé, de propension à l'humour gratuit. Ses « contes » ou « comédies », tout rigoureux soient-ils, font surtout appel à l'intelligence du cœur et provoquent un sourire complice, voire une émotion contenue. Notre moraliste n'impose rien, il donne à réfléchir à travers les faits et gestes d'individus plongés dans d'inextricables malentendus. Ce chrétien discret laisse ses personnages débattre en toute liberté. « Je m'insurge contre le rigorisme pascalien », disait l'ingénieur de **Ma nuit chez Maud**. Le fameux pari de Pascal pourrait néanmoins être appliqué à la démarche artistique du cinéaste : avec son style singulier, Éric Rohmer avait une chance sur dix de traverser un demi-siècle sans dévier de son chemin. Pari tenu.